

Rencontre avec Bigeard la nuit de Noël 1955 à El Milia

Le Général Bigeard n'est plus. Quand j'ai appris sa mort, le 18 juin, ma mémoire a fait un bond de 55 ans en arrière et plus particulièrement en cette nuit de Noël du 24 décembre 1955. En effet, en décembre 1955, j'étais sergent d'active au 17^e Bataillon de Chasseurs à Pied (BCP) - qui en fait était un BCA - débarqué à Bône le 13 août 1954. Nous nous implantâmes vers la mi-novembre 1955 dans le secteur d'El Milia (Constantinois) où se trouvait également le déjà célèbre 3^e Régiment de Parachutistes Coloniaux, commandé par le lieutenant-colonel Bigeard. Après des mois de crapahuts et d'opérations, nous arrivions, vaillants que vaillants, à la Noël ; je pensais mélancoliquement et avec un serrement au cœur à mon épouse et nos quatre enfants restés à Nice.

Le 24 décembre, comme nous étions sortis la veille, je remis l'ordre dans ma section, vérifiant et faisant nettoyer l'armement, discutant avec les hommes, les réconfortant en ces moments où les pensées des uns comme des autres vont vers ceux qui sont « restés là-bas ». Dans le courant de la matinée, le lieutenant Mais, mon commandant de Compagnie, un Savoyard pur jus, me convoqua et me dit que je devrais aller le soir avec mes trois pièces de mortier de 81 m/m renforcer une section de paras qui avait été mise en place près de l'hôpital. Il me rappela de ne pas oublier de prendre nos rations individuelles. Je rassemblai mes servants, leur expliquai la mission qui serait la nôtre et nous commençâmes à vérifier l'état du matériel : tube et son percuteur, plaque de base, appareil de pointage et les munitions, afin que tout soit « impeccable » et fonctionne « aussi sec » si nous devions en avoir besoin. Après avoir tout chargé, nous nous dirigeâmes vers le lieu de notre mission. À l'arrivée, je fus reçu par un adjudant répondant si ma mémoire est bonne au nom de Delaunay, auquel je me présentais. Très sympa, il nous présenta à ses hommes qui, en chœur, nous accueillirent d'un : « Salut les gars, bienvenue parmi nous ! ».

Puis l'adjudant ordonna à quelques paras de nous aider à décharger le matériel et nous allâmes reconnaître les emplacements des mortiers, les plus judicieux en fonction des objectifs à neutraliser. Quand tout fut installé, je commençais avec mes servants, et sous l'œil attentif de l'adjudant, à peaufiner les réglages des appareils de pointage en fonction de la distance à atteindre - ça s'appelle coincer la bulle. Puis nous avons placé des toiles de tente sur les tubes pour les camoufler. Quand tout fut terminé, nous nous installâmes au chaud, dans une pièce, parmi les paras et commençâmes à deviser de choses et d'autres, des opérations dans le secteur, des déplacements à « pedibus-jambus », de la guerre et de la paix, de l'Indochine aussi où certains d'entre eux avaient combattu.

J'entendis ainsi parler de la Plaine des Joncs, du Tonkin, du Cambodge, de la frontière de Chine, du Laos. Tout en discutant, je regardais avec une attention soutenue la relève des sentinelles, une ronde menée avec une régularité métronomique, et dans mon for intérieur je me disais que c'était du travail de « pro ». Nous étions en train de discuter quand un lieutenant entra. L'adjudant me présenta, puis je lui montrai l'installation des pièces. Après m'avoir posé quelques

questions, le lieutenant déclara : « Bon, ça a l'air bien en place », puis s'adressant à l'adjudant : « Je suis à peu près sûr qu'au cours de la soirée le colonel va venir vous faire une petite visite, je serai certainement avec lui, donc à tout à l'heure ! ».

Depuis notre arrivée, le temps s'était écoulé à vitesse grand V et nos estomacs commençaient à sérieusement crier famine. L'adjudant s'adressant au « cuisinier », lui demanda ce qu'il y avait au menu. « J'ai fait cuire un petit ragoût qui ne devrait pas être dégueulasse » lui répondit ce dernier. L'humeur se fit joyeuse, festive à l'annonce du festin qui s'annonçait. J'annonçais pour ma part à l'adjudant aller chercher les rations que nous avions prévues pour mes gars et moi. « Ça va pas "fiston", manquerait plus que ça ; toi et tes hommes, vous allez manger avec nous » me répondit-il. Il est vrai que depuis un moment, des effluves "gustatives" venaient sournouement titiller mes narines et je me demandais ce que cela pouvait bien être, des odeurs où se mêlait de l'oignon frit, bref rien que de l'appétissant. Je remerciais l'adjudant, récupérais une gamelle et j'apportais des chocolats et autres friandises que ma femme avait mis dans mon colis de Noël. Avant de commencer nos agapes, l'adjudant Delaunay demanda un peu de silence et dit : « Voilà les gars, ce soir c'est la nuit de Noël, c'est sûr que nous aimerions être avec nos familles, mais c'est comme ça et puis nous avons pour certains d'entre nous passé d'autres Noëls loin de chez nous ; je pense à l'Indo, et nous ne sommes pas les seuls dans ce cas, alors nous allons faire avec, et vive les Paras, vive la Colo, vive les Marsouins et comme nous avons des copains avec nous... », se tournant vers moi, il me demanda : « Et chez toi sergent, comment on dit ? » « Chez nous, on dit : Et par Sidi-Brahim, vive les Chasseurs ! ». Et tous ensemble, fraternellement unis, nous avons crié : « Par Saint-Michel, vive les Paras, la Colo, les Marsouins, et par Sidi Brahim, vive les Chasseurs ! ». Tout en essayant furtivement quelques larmes à la pensée des nôtres fêtant Noël de leur côté, en métropole.

Avant de commencer à casser la croûte, tout avait été revêrifié dans les moindres détails, car plus nous nous avançons dans la nuit, plus nous nous doutions que les Fells allaient nous souhaiter un joyeux Noël à leur façon. Nous étions donc quand même sur nos gardes et avions entamé le "graillon", qui était excellent. Mélangés aux Paras, chacun racontait à qui mieux-mieux son ou ses histoires, dans l'ambiance fraternelle des hommes qui partagent la même galère ; c'est cela que l'on appelle la "fraternité des armes".



Soudain un caporal vint dire à l'adjudant Delaunay que nous allions avoir de la visite. Peu après, nous entendions des bruits de moteur puis, dans l'encadrement de la porte, surgit le Colonel Bigeard, en tenue camouflée, portant sa célèbre casquette, accompagné de deux officiers. D'un bond, tout le monde s'était levé et figé au garde à vous ; Delaunay s'avança, salua et respectueusement se présenta. Bigeard nous mit au repos puis il dit : « **Alors les petits gars ça va bien ? Tout se passe bien ?** ». Et il commença à s'entretenir avec les anciens qui avaient déjà été sous ses ordres, échangeant des souvenirs, donnant des tapes sur les épaules de certains, allant de l'un à l'autre. Je regardais ce colonel qui était si proche de ses hommes avec des sentiments diffus, où s'entremêlaient admiration, étonnement et aussi stupéfaction. Delaunay répondait à chaque question de son chef de corps, toujours avec le sourire et la ronde continuait. Mes hommes et moi, regardions ces allées et venues avec curiosité et attendions que ça se passe.

Puis Delaunay nous montrant, il vint vers nous. Au garde à vous je me présentais et présentais mes hommes. Chaleureusement, il nous serra la main, Delaunay lui expliqua la raison de notre présence, ce qu'évidemment il savait déjà. Bigeard me demanda le but précis de ma mission, ce qu'il savait aussi, mais qu'il voulait entendre de ma bouche pour savoir si j'étais apte à l'assumer. Il me demanda quels étaient les objectifs sur lesquels nous avions pointé nos mortiers, combien nous disposions d'obus. À chaque réponse il me regardait de son regard perçant, comme s'il voulait me transpercer, puis s'adressant à l'adjudant, il lui dit : « **il connaît bien son boulot** »

et me dit : « **c'est très bien, nous allons voir maintenant où sont les mortiers** ».

Nous avons passé un certain temps à regarder les emplacements ; la nuit était claire, il faisait froid, puis nous sommes revenus à l'intérieur. Là, il nous tint un petit discours, nous rappelant notre double mission, l'opérationnelle et la pacificatrice, nous disant que les deux étaient indissociables, nous souhaita un bon et joyeux Noël et partit pour certainement continuer sa tournée dans les sections implantées dans le secteur. Delaunay qui avait raccompagné son "patron", était revenu parmi nous. Avant l'arrivée du colonel, l'adjudant nous avait dit : « **Bruno va arriver et il faudra lui montrer qu'on a de la gueule** ». J'avais été surpris qu'il puisse appeler son chef de Corps par son prénom et je lui dis : « **mon adjudant, vous dites Bruno en parlant de votre colonel, c'est son prénom ?** ». Et là, il avait franchement rigolé et m'avait répondu : « **Mais non, c'est son indicatif radio, il l'avait déjà en Indo, il l'a conservé et nous le connaissons tous sous ce nom ; son prénom c'est Marcel** ».



La nuit s'écoula. Tandis que certains grignotaient des friandises au milieu des rires, des sentinelles montaient la garde et d'autres effectuaient des rondes, car, malgré cette fausse impression de décontraction, tout le monde était sur ses gardes. Puis quelqu'un se mit à fredonner « Douce nuit » ce chant émouvant qui vous transporte dans la nuit de Noël, au milieu de la crèche et des santons, créant, pour moi en tous cas, une ambiance quelque peu féerique. Tout était calme, pas de mitraillage, pas un coup de feu, rien, les "fells" ne se manifestèrent pas. Peu à peu, la fatigue gagnant, chacun se glissa dans son "sac à puces", et déjà des ronflements se faisaient entendre. Le lendemain, 25 décembre, après avoir siroté le "jus" matinal, mes hommes et moi récupérâmes notre matériel et nous préparâmes à rejoindre notre camp.

Je termine ce récit en disant qu'en 1999, lors d'une cérémonie qui avait lieu à Hayange, présidée par le Général Bigeard, en présence du 2^e Régiment de Génie de Metz, j'étais vice-président du groupement des porte-drapeaux de Thionville.

Après la partie officielle, je demandais au colonel qui l'accompagnait, la permission de parler au général. Je lui rappelais cette nuit de Noël de 1955 à El Milia, lui racontais sa visite et au fur et à mesure que je parlais, je voyais qu'il replongeait dans ce passé commun et c'était comme, si par magie, nous nous retrouvions en Algérie.

Jean Munot